



Dans l'antre du taxidermiste du Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel

Un hibou grand-duc immortalisé

Martin Zimmerli travaille comme taxidermiste au Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel. Une profession méconnue qu'il exerce avec une passion constante depuis 1984. Grâce à lui, chamois, rongeurs, oiseaux et, récemment, un hibou grand-duc fauché en plein vol retrouvent leur prestance naturelle dans les collections du Muséum. À mille lieues de l'empaillage à l'ancienne, porteuse de parasites, la taxidermie moderne permet la conservation des peaux à très long terme.

«C'est une randonneuse qui m'a contacté cet été. Elle me disait avoir trouvé une grosse chouette. Intrigué, je me suis rendu sur les bords de la Thielle: c'était un hibou grand-duc. Il avait heurté une ligne à haute tension en plein vol. Malgré la violence du choc et la forte odeur de brûlé, son corps était intact.» Martin Zimmerli raconte avec émotion l'arrivée du spécimen dans son atelier, tout en enfilant un fil de fer dans l'aile de l'impressionnant rapace. Ce genre d'accident n'est pas rare, mais la bête, si.

« La première fois que j'ai vu les dioramas de l'exposition permanente, je suis tombé amoureux du Muséum de Neuchâtel. »

On imaginerait peut-être le taxidermiste insensible au vivant, préférant l'imitation figée de la nature dans des dépôts obscurs. C'est tout le contraire! Ecologiste convaincu, Martin Zimmerli vit en symbiose avec le monde naturel dont il déplore le rétrécissement constant. «Mes meilleures vacances, je les passe de préférence dans la forêt primaire équatorienne, là où l'homme ne pose jamais le pied. Je m'y enfonce et je suis à la maison.»

La magie des dioramas

Le taxidermiste du Muséum nous ouvre les portes de son atelier, comme il le fait à l'occasion de visites d'entreprises ou dans le cadre de l'Atelier des musées. C'est là qu'il officie depuis son entrée en fonction, il y a 35 ans. «La première fois que j'ai vu les dioramas de l'exposition permanente, je suis tombé amoureux du Muséum de Neuchâtel, raconte cet Argovien d'origine. J'ai eu la chance de pouvoir travailler avec leurs concepteurs, le taxidermiste



Martin Zimmerli naturalisant le grand rapace. A l'avenir, le taxidermiste sera amené à montrer toujours davantage son activité au grand public. (David Marchon - Atelier333)

Frédéric Gehringer et l'artiste peintre Pierrette Bauer. Encore aujourd'hui, ces dioramas m'émeuvent pour la tendresse qu'ils dégagent.»

Pour ses visiteurs, Martin Zimmerli va travailler sur le hibou grand-duc malchanceux. Sa peau a déjà été séparée du corps et a été lavée, tannée et conservée dans plusieurs bains successifs. Il reste à assembler le corps artificiel, fabriqué en laine de bois, avec les membres composés de la peau et des os équipés de fil de fer. Puis, pendant l'assemblage, la peau recouvrira de plus en plus le corps artificiel, jusqu'à ce que celui-ci disparaisse sous la couture de l'incision ventrale, initialement faite sur la peau pour la séparer du corps du cadavre. Ainsi, le terme «taxidermie» fait référence à ce processus.

La profession a repris du poil de la bête

«Mes parents, universitaires, me déconseillaient absolument d'exercer ce métier et tentaient de me diriger vers la biologie, mais j'ai eu la tête dure» confesse Martin Zimmerli avec son inénarrable accent alémanique. «Quand je me suis intéressé à cette profession à l'adolescence, il n'y avait plus d'école professionnelle en Suisse. J'ai été formé chez un taxidermiste saint-gallois. Pourtant, il y aurait de quoi élaborer aujourd'hui un cursus complet de formation, entre les connaissances

d'anatomie, le dessin et les processus chimiques de conservation.»

Un tel manque de reconnaissance pourrait paraître normal si l'on imagine la profession à l'agonie. Ce qui est loin d'être le cas: «Mes consœurs et confrères travaillant en atelier privé sont tous débordés, et la situation empire avec le temps. La demande est si forte qu'il vous faudra désormais attendre un an au minimum pour faire naturaliser un animal!»

Muséifier la nature?

En quelques instants, tandis qu'il colle une toute petite tête composée de ouate et de fil de fer à l'intérieur du crâne avec de la colle forte, et que le ventre se referme sur le corps artificiel tel un manteau d'hiver, l'animal semble prêt à s'envoler pour dénicher un festin nocturne. Il reste à lui attribuer des yeux – une réserve de billes occupe un meuble entier à tiroirs – et à le fixer sur un rocher (lui aussi factice). Il sera bientôt à la disposition de la science et d'expositions.

Au fond, quelle est la véritable finalité du taxidermiste: muséifier la nature? Intarissable et jamais embarrassé par une question, Martin Zimmerli répond avec les yeux pétillants: «Il y a deux raisons, l'une scientifique, l'autre pédagogique. Nous mettons à la disposition de la recherche des spécimens devenus rares, mais également

des analyses de leurs parasites ou de ce qu'ils ont mangé avant de mourir. Savoir pourquoi un animal a disparu, c'est déjà un premier pas pour aider ses congénères à survivre dans un monde qui laisse de moins en moins de place à la vie sauvage et où de très nombreux animaux décèdent par accident.»

« Mes parents, universitaires, me déconseillaient absolument d'exercer ce métier et tentaient de me diriger vers la biologie, mais j'ai eu la tête dure. »

Et la raison pédagogique? «Des spécimens en trois dimensions, en grandeur nature, ont plus de valeur explicative qu'une photo sur internet, estime le taxidermiste. Savez-vous la différence entre la martre, la fouine, la belette, le putois et l'hermine, cinq des six espèces de mustélidés qui vivent dans notre canton? Presque personne ne le sait! Mais quand je montre des spécimens côte à côte lors de visites pour les enfants, ils l'apprennent pour de bon...»

Une récente websérie du Muséum est consacrée à la taxidermie: à voir sur www.museum-neuchatel.ch/ web-serie et sur YouTube.

Emmanuel Gebrig